

Je sens un courant d'air glacé frôler mon dos. Malgré l'épuisement qui engourdit encore mes muscles, je n'ai pas d'autre choix que de remuer légèrement pour tenter d'échapper à ce souffle glacial.

J'essaie de tirer mon pull-over sur mes reins mais cela ne suffit pas. Je parviens à ouvrir les yeux. L'espace tourne devant moi, les contours du mobilier sont flous, mais je distingue que je suis couchée dans une pièce face à un living room où une lumière pâle éclaire un vieux sofa élimé. Je comprends que je me situe juste devant la porte d'entrée, à demi couchée sur un paillason rugueux et un carrelage beige. Le salon est sur ma gauche. A droite, une cuisine en bois foncé. Devant moi la pénombre laisse entrevoir une porte fermée et une montée d'escalier. Un râle animal s'échappe de ma bouche quand je tente de mouvoir mon corps. Il pèse un tonne, mais je finis par tenir en position assise.

Je passe une main sur mon front et essaye de rassembler mes esprits. Je ressens d'énormes contusions, mon bras est marqué d'hématomes et de griffures.

Le combat.

Mon corps se met à trembler sans que je ne puisse le contrôler, des spasmes de terreur l'envahissent et mes dents claquent. La panique me donne une force surhumaine et je me lève brusquement, me tourne vers la porte d'entrée: par chance, elle est solidement barricadée avec une planche et plusieurs verrous.

Les volets des fenêtres sont fermés à l'exception de celle du séjour. Je m'attends à y voir une main, une arme, mais seuls les rayons blafards du soleil hivernal transparaissent. Je me rapproche des vitres le souffle court. Il ne faut pas qu'ils puissent rentrer. Je dois fermer le volet. Mon cœur bat si fort, comme un tambour dans ma poitrine. S'ils attendent contre le mur, recroquevillés? Si j'ouvre ils peuvent m'attraper, me tirer au dehors...Mais si je ne ferme pas il y a une chance qu'ils reviennent, qu'ils lancent des projectiles contre la fenêtre, aujourd'hui ou cette nuit. Je dois me prémunir d'une attaque.

Je m'approche à pas lents, je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie. Mon regard embrasse la forêt, le jardin. Il n'y a aucune trace d'âme qui vive, pas un animal ni un son ne semblent déranger les herbes sèches qui ploient sous la fin de saison.

Comme en un temps suspendu mon souffle s'arrête. J'ouvre, je tire à fond les volets, je ferme.

Épuisée par cet effort, je m'effondre sur le canapé. Le vieux cuir craquelé ressemble aux méandres d'un cours d'eau au milieu d'un désert.

Des sons et des fragments de la nuit me reviennent. Je me revois courir dans la forêt, une course pour ma survie, primitive. J'entends leurs crachats et leurs hurlements. C'est moi qui ai trouvé la maison, par chance ouverte, et fermé la porte. J'ai cassé une porte de placard de la cuisine, tirant, cognant de toutes mes forces pour l'exploser par terre. J'ai ouvert tous les tiroirs, sorti un marteau, cloué la planche, pendant que les êtres s'éloignaient, ils couraient tous beaucoup moins vite que moi, ils ne m'avaient pas suivie jusqu'à la maison.

La douleur de la bagarre du restaurant m'avait saisie d'un coup, je n'avais plus eu la force de rien, je m'étais évanouie.

Ce matin le bocal de clous traîne encore par terre, il a roulé sous une chaise de la cuisine. Les planches de la porte défoncée sont encore au sol dans la pièce. Je n'ai plus aucune force, je voudrais finir le travail, barricader chaque fenêtre de l'intérieur, mais je ne parviens pas à bouger.

L'étage semble clos, la pénombre semble indiquer que tout est fermé en haut. Mais je dois vérifier. Ils peuvent peut-être grimper, ils ont peut-être développé certains pouvoirs, certaines forces particulières.

Je rampe littéralement dans l'escalier, on n'y voit rien à l'étage, je m'accroche comme je peux aux balustres, aux marches. Les portes des chambres sont fermées. Je me déplace à quatre pattes dans le couloir, sur une moquette rugueuse, et ouvre chacune d'entre elles pour m'assurer que les volets sont fermés, ils le sont.

Dans la dernière chambre je m'écroule contre le lit, l'air sent le renfermé et la poussière. Je saisis le fil d'une lampe de chevet derrière moi et d'un clic allume le coin de la pièce.

C'est une chambre comme dans beaucoup de maisons de campagne, décorée avec de vieux meubles en pin vernis, des draps de lit à fleurs. Au coin du lit, un détail attrape mon regard: il y a, sur un petit fauteuil crapaud, une robe. Elle semble très ancienne. Son tissu blanc est fané et parsemé de quelques auréoles jaunâtres. De la dentelle délicate, parfois déchirée, encadre le col et le bas des manches.

Des larmes montent et je ne peux pas les retenir. Je ressens toute la douleur de me retrouver ici, dans une maison inconnue, traquée et menacée. Cette robe ancienne me confronte au temps, un passé qui ne reviendra plus jamais où les gens vivaient, festoyaient, dans l'innocence de vies routinières. Car même la guerre et les maladies étaient des événements prévisibles. Hier, le monde entier a basculé dans une réalité qui, par sa violence et sa brutalité, empêchera à jamais tout retour en arrière. Pourquoi ai-je survécu? Suis-je la

seule à avoir été témoin de cet horrible basculement ? Sommes-nous nombreux, ici, ailleurs, à tenter d'échapper aux griffes de ces entités sinistres?

Je me sens tellement seule, comme totalement abandonnée. Comment vais-je faire à présent?

Je pleure longtemps, la tête dans mes mains, désespérée. Je ne sais pas combien de temps s'écoule. Et puis les sanglots s'espacent, mon instinct de survie revient. Je n'ai pas le choix: je ne veux pas mourir ici, de cette façon. Je me dois de lutter, si ce n'est pour ma vie, au moins pour la mort la moins indigne qui soit.

Je redescends dans la cuisine. Sans allumer, mes yeux s'habituant à l'obscurité, j'ouvre le robinet d'eau froide. Je bois de grandes rasades glacées qui me réconfortent un peu. Je n'ai absolument pas faim mais si je suis coincée ici, j'ai besoin de savoir les réserves dont je dispose: j'ouvre un à un les placards.

Ils sont totalement vides. Mon coeur se remet à battre la chamade, ce n'est pas possible, malgré toute l'absurdité de m'imaginer rester ici des semaines- comme si je pouvais survivre au chaos juste avec quelques paquets de biscuits, je ne peux me résoudre au fait que je vais mourir de faim, ou être assassinées par des êtres d'horreur. J'ouvre et ferme frénétiquement chaque porte, chaque tiroir. Je cherche partout dans la maison, aucun espace n'échappe à mon regard, il faut me rendre à l'évidence: il n'y a rien pour me nourrir.

Je m'écroule sur le sofa et cette fois, je pleure en silence, sans aucun bruit. Mes épaules bougent en soubresauts incontrôlables et un froid immense m'envahit. Je vais mourir, c'est tout, il n'y a aucun espoir.

Les infimes lueurs que laissent passer les volets diminuent. La nuit approche, et avec elle la peur croissante. Je tremble à nouveau. Vont-ils venir? Vont-ils rentrer?

Ma vie défile devant mes yeux. Papa, quand tu me tenais derrière le vélo, nos rires et nos jeux dehors. Maman, Tom, notre famille si douce. Tom, mon frère, es-tu encore vivant? Maman, que fais-tu, ont-ils envahi la ville?

Une musique mélancolique accompagne mes souvenirs. Une chanson que Grand-mère, Sav-ta, me chantait enfant, quand elle me prenait sur ses genoux. Elle me racontait tant d'histoires...

L'une d'entre elles me revient.

La Mariée morte. Cette épouse enterrée qui prend au piège un jeune fiancé, glissant une alliance sur son doigt, simulant une cérémonie devant ses amis.

Je remonte dans la dernière chambre. La robe m'attend. Je me déshabille et l'essaye, elle me va parfaitement, comme si le destin avait toujours su que je viendrais ici. Dans un des tiroirs que j'ai fouillés tout à l'heure, il y a du maquillage. Je blanchis mes joues, rougis mes lèvres. Un peu de bleu sous mes yeux. Voilà, nous y sommes.

Demain je serai la Mariée Morte. Dans ce monde perdu, mon dernier espoir repose sur une légende. Et j'affronterai ce chaos, c'est ma seule chance, je ferai tout pour m'en sortir.